



Un peuple en lutte pour sa dignité

Lors de la très médiatique cérémonie d'ouverture des J.O. de Sydney le 15 septembre dernier, l'Australie permettait à l'athlète d'origine aborigène Cathy Freeman d'embraser la vasque olympique. À ce moment précis, le monde entier redécouvrait l'existence d'un peuple en lutte pour sa survie et sa dignité.

Les Aborigènes n'existent pas!

Toutes voiles dehors, les grands explorateurs sillonnaient désespérément les mers du sud à la recherche des légendaires "terres australes inconnues". Cette île gigantesque, si vaste qu'il fallut bien admettre qu'elle forme un continent à elle seule, ne fut découverte qu'en 1606, soit 114 ans après les Amériques!



© Paul Lonsignol

Chamelier australien : l'esprit pionnier à la conquête des territoires aborigènes

Décidément, rien n'était pareil dans ce bout du monde: la flore et les animaux étranges tels les kangourous, ornithorynques et "diables de Tasmanie" ne se retrouvent nulle part ailleurs. Les Anglais déclarent d'emblée cette terre inhabitée. Pourtant, il y avait à l'évidence des autochtones. Mais ceux-ci paraissaient si primitifs que les Européens les ignorèrent. Les petits groupes nomades ne disposaient pas de chefferies puissantes pour négocier d'égal à égal avec les premiers navigateurs.

Privés dès le début d'existence légale et de reconnaissance, les aborigènes n'avaient plus qu'à céder la place aux colons et à leurs moutons. En 1850, c'est-à-dire à peine 60 ans après l'arrivée de la première flotte de déportés condamnés à l'exil, la colonie britannique s'enorgueillit de 400.000 habitants et 13 millions d'ovins.

L'épicentre de ce phénomène de colonisation fut le sud-est du continent. Les Blancs s'installaient dans les terres fertiles autour de Sydney, Adélaïde et Melbourne, spoliant les tribus indigènes, les repoussant le cas échéant vers l'intérieur aride. Cependant de vastes territoires sont restés jusqu'à la fin du dix-neuvième siècle le domaine exclusif des Aborigènes. Les derniers groupes nomades vivant exclusivement comme leurs ancêtres l'avaient fait depuis 50.000 ans furent contactés et sédentarisés vers le milieu des années soixante. L'extrême aridité du désert de Gibson, dans le centre de l'Australie, avait jusque-là réussi à les protéger de la voracité des éleveurs et du zèle des missionnaires.

Aujourd'hui encore, la carte du monde autochtone australien est marquée par cette histoire. Le rouleau compresseur de la "civilisation" a atomisé les tribus du sud-est. Rares sont les communautés qui ont pu préserver

dans cette région un peu de leur cohésion, de leur culture et de leur terre. Ces trois éléments étant d'ailleurs indissociables. Par contre, les ethnies les plus dynamiques se situent essentiellement dans la péninsule du cap York, et dans le Northern Territory.

Le bilan de cette rencontre entre deux mondes est lourd pour les hommes qui n'existaient pas. Plus de 400 tribus ont été rayées de la carte, et leurs extraordinaires richesses culturelles sont perdues à jamais. Les Aborigènes ont failli disparaître complètement. Ceux qui peuplaient l'île de Tasmanie ont été purement et simplement exterminés. Les 380.000 survivants, répartis en 200 tribus, ne représentent que 2% de la population totale!

Le génération volée

Face à ces bandes de chasseurs-cueilleurs nomades à la peau noire et vivant entièrement nus, l'Australien blanc, sûr de sa supériorité religieuse, morale et technologique, ne pouvait proposer aux rescapés qu'une seule solution: l'assimilation.

Dès la fin du dix-neuvième siècle, les Australiens entreprirent de confisquer tout enfant métis (ou même simplement né avec une couleur de peau un peu plus claire). Le but poursuivi était de confier le jeune enfant à un orphelinat religieux ou à une famille blanche, ces deux institutions étant sensées le sortir des affres de la sauvagerie et de lui offrir tous les avantages d'une éducation civilisée. Certaines opérations de capture furent particulièrement dramatiques. Le traumatisme est évident non seulement pour les 60.000 enfants aborigènes qui forment ce que l'on appelle là-bas "la génération volée", mais aussi pour l'entière du peuple aborigène. Nombre d'entre eux ont le sentiment de vivre dominés par des envahisseurs sans scrupules, racistes et voleurs d'enfants!

Ces rapt institutionnalisés ont été perpétrés jusqu'au milieu des années 70! Il est établi que certains bébés ont été arrachés à leur parents parce qu'ils étaient les fils d'influents chefs de clans. Une façon subtile de briser toute famille susceptible de s'opposer à la bienveillance civilisatrice de l'Homme blanc.

Une personne du clan Murumburr, vivant dans la région de Kakadu, raconte ainsi sa déportation : "Nous avons été à Nourlangie à cheval. Ils nous ont habillé et mis dans un avion. Nous avons atterri à Darwin et nous sommes restés là-bas quelques jours. Ensuite, nous avons embarqué sur un bateau, le Margaret Mary, le bateau de la Mission. Je pense qu'il y avait cinquante garçons et probablement le même nombre de filles à la Mission. Les prêtres étaient des bâtards (sic!). Ils appelaient et si vous ne veniez pas, ils attendaient jusqu'à ce que vous veniez en classe et vous déshabillaient tout nu devant la classe. Ils utilisaient la fine lanière d'une machine à coudre Singer pour nous fouetter le dos, nous coupant parce que nous étions en retard. Ce que je pense le plus, c'est que nous avons été envoyés là-bas pour être changés, afin de nous enlever notre aboriginalité. Il n'y avait pas d'autre raison."

Dans l'Australie d'aujourd'hui, des milliers d'hommes et de femmes portent en eux la marque de l'histoire



coloniale. Coupés de leurs racines culturelles si complexes, non-initiés, ignorants de leur propre langue, ils ne sont plus membre d'un clan protecteur et solidaire. En un mot, ils ne sont plus Aborigène. Mais leur couleur de peau et leur histoire personnelle, le regard des gens dans la rue leurs démontrent à chaque instant qu'ils ne seront jamais considérés comme des Blancs.

Blondes assassines

Qualifier la situation actuelle de "mal-être social" tient de l'euphémisme. Une simple promenade dans la rue principale de Katherine, à quelques centaines de kilomètres au sud de Darwin, suffit à se faire une idée de l'état de déchéance dans lequel se débat une partie des Aborigènes. Epaves humaines, ombres tristes et soumises, pauvres types titubant, abrutis d'alcool et de bières blondes assassines. Il semble bien que chaque ville, chaque village, et jusqu'à la moindre ferme isolée compte l'une ou l'autre silhouette incertaine, noyée dans un perpétuel "temps des rêves" éthylique!

Cette alcoolisme chronique d'une fraction de la population indigène est un symptôme spectaculaire et particulièrement voyant. Il convient néanmoins de nuancer les premières impressions que l'on peut ressentir en voyant continuellement des Aborigènes ivres errant sans but dans les rues. Dans un pays où la bière est très populaire, un tiers des indigènes bois de l'alcool régulièrement, la moyenne nationale étant de 45%. Selon une enquête de l'ATSIC, 19% des hommes et 34% des femmes autochtones n'ont jamais consommé d'alcool. Dans le Northern Territory, là où les communautés sont plus structurées et où les traditions sont les plus fortes, la proportion d'hommes évitant soigneusement la moindre goutte d'alcool est de 30%. Si l'alcoolisme excessif est un problème indéniable, la perception que l'on peut avoir de ce phénomène en tant qu'étranger peut être faussée par le fait que l'on ait rarement accès aux réserves aborigènes. Or la vente d'alcool dans ces réserves est parfois carrément bannie.

Lors du festival de Barunga, en juin 2000, une foule de gens issus des tribus de la Terre d'Arnhem et de tout le Northern Territory s'est rassemblée durant trois jours. Pendant tout ce temps, je n'ai jamais vu quelqu'un sirotant ne fusse qu'une bière.

Plaisirs d'essence

En outre, un grand nombre de jeunes se droguent aux vapeurs d'essence. Ce phénomène, relativement ancien, est d'autant plus préoccupant qu'il touche aussi la jeunesse des communautés les plus traditionnelles et isolées en brousse.

L'utilisation de cette "drogue du pauvre" génère des séquelles trop souvent irréversibles.

Alcool, essence, désarroi, et pauvreté influent fortement sur l'état de santé de la population indigène. L'espérance de vie est de 59 ans pour un Aborigène, soit 19 années

de moins qu'un Australien blanc. Le taux de mortalité infantile est comparable à celui des pays du tiers-monde. Une majorité d'Aborigènes vit aujourd'hui en milieu urbain. Il peut s'agir de simples bourgades où se côtoient mineurs et cow-boys, ou de mégapoles comptant plusieurs millions d'habitants. Conséquence tant de leur manque de moyens financiers que du rejet dont il font



Danses traditionnelles à Alice Springs

"La chose la plus importante dans le mode de vie aborigène est la culture. Quand je vois tant d'Aborigènes qui n'ont pas de culture, je suis triste pour eux parce que sans culture vous ne pouvez pas vraiment sentir que vous avez une place à laquelle vous appartenez. Nous avons notre culture. Notre terre est notre vie."

Mandy Muir

l'objet, les Aborigènes s'agglutinent dans des ghettos situés en périphérie. Ces quartiers sont appelés "camps" en souvenir des établissements semi-permanents de nomades venus de nulle part, attirés par les lumières de la ville et par les dons de nourritures et de vêtements généreusement distribués (non sans arrière pensée!) par les missionnaires et par les agents du gouvernement.

Les Aborigènes déçus, dépossédés, regroupés autour des centres où vivent les Blancs, gênent beaucoup de ces derniers. Trop rares sont les Australiens blancs qui font l'effort de mémoire et d'analyse. Pour eux, la conclusion est simple : "Ces Noirs sont des bons à rien, alcooliques, voleurs et paresseux." Une chauffeuse de

taxi, mamy cinquantenaire, m'avait gentiment mis en garde dès mon arrivée à Darwin : "Tous ces Black, ils sont toujours bourrés. S'ils te parlent, dis-leur "Vas te faire foutre"." Merci pour le conseil!

Biscuits maudits

Un tel contexte ne peut que désigner les Aborigènes aux yeux des hommes de loi. Selon Julian Burger, responsable de le la décennie des peuples autochtones à l'O.N.U., le nombre d'arrestations d'indigènes en Australie atteindrait le million par année, soit une moyenne de quatre interpellations annuelles pour chaque individus! Il s'agit essentiellement de brouilles: ivresse sur la voie publique, vols à l'étalage, etc. Mais le système judiciaire est particulièrement sévère dans le Northern Territory et en Western Australia.

Denis Maher, de la Commission des Aborigènes et des Iliens du Détroit de Torrès (A.T.S.I.C.), en poste à Alice



Springs, dénonce avec virulence la "loi des deux kilomètres". Cette loi stipule que toute personne buvant de l'alcool en public à moins de deux kilomètres d'un magasin de liqueur est passible d'une peine de prison. Dans une petite ville telle qu'Alice Springs, les Aborigènes surpris avec la moindre cannette de bière tombent forcément sous le coup de cette loi qui semble avoir été créée tout exprès pour les réprimer. Le principe du "délit de sale gueule" appliqué en Europe aux dépens des immigrés et Tziganes est également d'application en Australie. Les nombreuses patrouilles de police ciblent régulièrement les Aborigènes, lesquels sont souvent en situation fautive. Du au très critiquable système des "mandatory sentencing", les peines sont trop

légaux qui leur permettraient, à force d'obstination, de se faire entendre. Dès 1963, un groupe d'Aborigènes de la Terre d'Arnhem protestent contre la location de 330 km² de leur territoire à une société minière. Ils adressent alors aux autorités une pétition sous forme de deux peintures sur écorce proclamant en langue Gumatj : "Rendez nous notre terre. Si vous nous retirez notre terre, vous nous retirez notre âme."

Luttant pied à pied avec une formidable détermination, les Aborigènes remportent victoire sur victoire. Ils obtiennent le droit de vote en 1967. A la même époque, les cow-boys aborigènes Gurindji de Vestey's Wave Hill se mettent en grève pour obtenir une paie décente. Dès les années 70, une "ambassade" aborigène est érigée devant le parlement à Canberra, rappelant sans cesse les revendications des autochtones. Des terres leurs sont restituées à partir de 1976. Aujourd'hui, 40% du Northern Territory est contrôlé par les communautés indigènes. Bien sûr, les autres régions du pays comptant une proportion d'Aborigènes nettement moindre ont rendu beaucoup moins de terres.

Aujourd'hui, la volonté d'assimilation est bien morte, et fait place à une réelle politique d'autodétermination. Les Aborigènes font désormais face à un défi inattendu : gérer leurs succès et apprendre à maîtriser les techniques de gestion pour se prendre en mains. Des organisations indigènes telles que l'A.T.S.I.C. veillent à assurer le succès des revendications actuelles et aident les communautés redevenues maîtresses de leur terre à les faire fructifier. L'A.T.S.I.C. intervient également dans le financement et la mise en place d'une multitude de projets économiques, sociaux, éducatifs, etc. Reste à voir si ces organisations jouissant de budgets conséquents éviteront les pièges du clientélisme, du tribalisme et de la corruption.



Mine d'uranium à Kakadu (Northern Territory)

souvent excessives, sans commune mesure avec la gravité des délits. Que penser de la condamnation en février dernier de Jamie Wurramara, 21 ans, de l'île de Groote

Eylandt, à 12 mois de prison pour vol d'alcool et de biscuits?

Cet arsenal répressif concerne également les mineurs. Un rapport publié en 1995-96 établit que la probabilité d'emprisonnement est 18 fois plus élevée pour un enfant aborigène que pour un autre adolescent australien! Si les Aborigènes ne représentent que 2% de la population, la proportion de détenus indigènes dans les prisons est de 19%.

Les communautés dénoncent la déportation des jeunes condamnés dans des prisons lointaines. Isolés du contexte sécurisant de leur clan, psychologiquement fragilisés, beaucoup vivent très mal une première expérience de privation de liberté. Le suicide est leur ultime cri de détresse. La situation est si grave qu'Amnesty International et le Comité onusien des droits de l'enfant se mobilisent et interpellent les autorités.

Les Aborigènes ont récemment fait preuve d'une formidable capacité de coordination et de mobilisation lors d'une imposante démonstration de force. En mai 2000, de 100.000 à 500.000 personnes, dont de nombreux Blancs sympathisants, ont défilés dans les rues de Sydney, réclamant de meilleures relations entre Australiens blancs et Aborigènes. Cette réconciliation est un des objectifs essentiels pour les leaders indigènes. Ceux-ci exigent du premier ministre John Howard qu'il présente ses excuses au nom du peuple australien pour les souffrances causées à leur peuple par la colonisation. Ce qu'Howard refuse toujours de faire.

Un peuple en lutte

Face à tous ces problèmes qui menacent directement leur survie en tant que peuple, les Aborigènes se sont organisés pour résister. Au contact de la culture dominante, certains d'entre eux ont compris les mécanismes

La terre notre mère

Lorsque les tribus ont commencé à récupérer leurs terres ancestrales, nombre d'indigènes vivant aux abords des villes sont retournés s'installer en brousse. Le désarroi dû à un mode de vie urbain, le contact permanent avec des Blancs parfois racistes et méprisants, ou désespérément paternalistes, les arrestations incessantes, le manque de formation impliquant des emplois subalternes ou le chômage, la difficulté de transmettre aux enfants la culture aborigène dans un contexte radicalement étranger aux fondements de cette culture, les tentations de la drogue et de l'alcool conduisant trop souvent à des violences familiales n'ont pas retenu bien longtemps certains qui rêvaient de grands espaces, de liberté, de parties de chasses aux kangourous et de champs de melons sauvages juteux et odorants. Ce mouvement de retour en brousse ne touche pas tous les Aborigènes et n'implique pas non plus le retour à une vie 100% traditionnelle. Les maisons édifiées en hâte sont en béton et en tôle ondulée, un générateur alimente la télévision, et les kangourous éblouis par les phares d'automobiles brinquebalantes sont abattus à coups de fusil. Mais vivre de sa terre en moderne chasseur-cueilleur est un plaisir intense, le retour à la dignité des ancêtres, libres et autosuffisants!

Survie culturelle

L'extraordinaire richesse culturelle des 200 tribus d'aujourd'hui reste pratiquement méconnue. La religion traditionnelle et ses cérémonies spectaculaires reste secrète, généralement interdites aux non-initiés. Les



recherches anthropologiques piétinent. Mais cet héritage est gravement menacé par les contacts désormais permanents entre les valeurs occidentales et les groupes aborigènes ayant jusqu'ici réussi à préserver une partie de leurs traditions. Les jeunes se désintéressent de ce qui pour eux fait partie d'un passé révolu. Ils sont par contre fascinés par les biens matériels, la musique rock et les vêtements à la mode.

Malgré ce phénomène, il faut souligner la vitalité de ces cultures qui font preuve de grandes capacités d'adaptation. Les sonorités chantantes des langues autochtones s'entendent chaque jour dans les rues de Darwin, Katherine ou Alice Springs. Les communautés développent des programmes scolaires bilingues et biculturels. Les artistes aborigènes, peintres, sculpteurs et musiciens puisent leur inspiration dans la tradition qu'ils contribuent ainsi à régénérer. La station de télévision aborigène *Imparja* et la radio *CAMAA* (laquelle diffuse régulièrement en langues vernaculaires) contribuent à la sensibilisation des indigènes et à la sauvegarde, grâce à la réalisation d'enregistrements et de documentaires, de ce prodigieux héritage.

Puiser sans épuiser

Ignorant tout de l'agriculture et rejetant toute industrialisation, les Aborigènes gèrent désormais de très vastes territoires et ne cessent d'en obtenir de nouveaux. Les activités de chasse et de cueillette ne menacent en rien l'environnement. Le respect de tabous très stricts, le culte de la nature qu'ils considèrent comme leur mère, empêchent toute surexploitation des ressources naturelles.

Lorsque le parc national d'Ayers Rock fut institué, les Anangu peuplant la région se virent interdire la pratique d'allumer des feux de brousse, censés être nuisibles. Or ces feux allumés à la fin de la saison des pluies, lorsque



Locaux de la télévision aborigène à Alice Springs

la végétation est encore gorgée d'eau, ne s'étendent jamais excessivement. Ce qui permet aux animaux de s'échapper et de trouver de la nourriture dans les zones restées intactes. Les surfaces ainsi nettoyées et fertilisées par les cendres permettent la croissance des melons et légumes sauvages. Quelques années plus tard, les masses de végétation sèche accumulées prirent feu, anéantissant la quasi totalité de la faune et de la flore du parc. Depuis lors, les fiers Anangu, redevenus entre-temps les propriétaires de leur terre sacrée, participent à la cogestion du parc avec les Blancs. En fin de saison des pluies, les feux de brousse allumés par les rangers soulignent le bien-fondé d'une pratique millénaire.

Des emplois pour vivre

Avec un taux de chômage de 80% dans certaines communautés, la survie économique est une lutte quotidienne. Sous-qualifiés, et si différents qu'il est bien difficile



Uluru (Ayers Rock)

de se faire au rythme de travail du monde occidental, les Aborigènes sont maintenus dans une situation de dépendance. Ainsi dans les îles Tiwi situées au nord de Darwin, une petite centaine d'Australiens blancs occupe la quasi totalité des postes de travail intéressants : gérants de magasin, informaticiens, guide, responsables d'ateliers d'artisanat. Faute de formation, rares sont les indigènes qui peuvent prétendre à ces emplois valorisants et lucratifs. Reste les miettes.

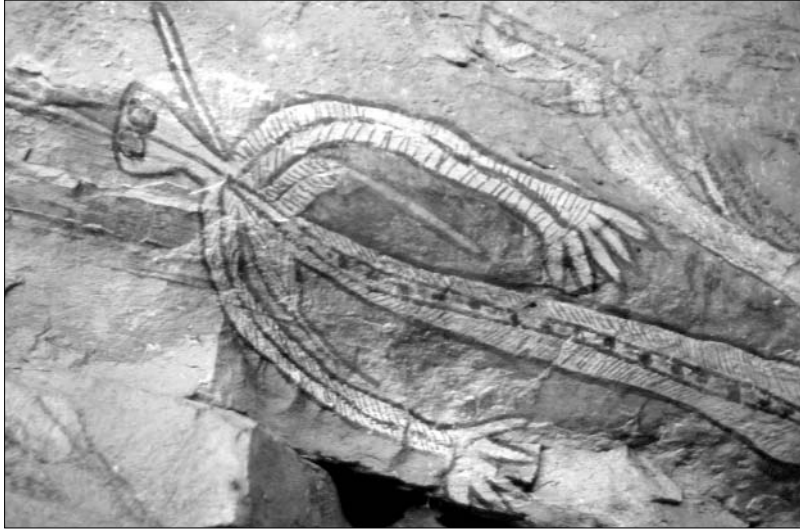
Des tentatives sont faites pour reprendre des ranchs d'élevage. La communauté de Miniyéri, au sud-est de Katherine tente de réhabiliter un ranch abandonné, fournissant du travail à plusieurs cow-boys. Une autre source de revenus est offerte par l'industrie minière. Mais les mines détruisent les sites sacrés et polluent les ressources hydrauliques. Si la mine d'uranium de Kakadu n'emploie que 41 Aborigènes sur un total de 240 salariés, elle arrose les institutions et communautés aborigènes en royalties : 200.000 A\$ par année de location pour le site d'extraction. Chaque Aborigène de Kakadu recevrait 2000 A\$ annuellement. Depuis l'ouverture de la mine en 1981, 175 millions de A\$ ont été distribués aux indigènes. L'utilité de ces fonds est indéniable, mais l'argent versé aux individus aggrave occasionnellement les problèmes d'alcoolisme de certains.

Suivez le guide

De plus en plus d'Australiens et de touristes étrangers souhaitent découvrir la culture aborigène. L'intérêt pour les cultes animistes, les envoûtantes sonorités du didjeridoo, la vogue du tourisme ethnique alimentent un flux croissant de clients motivés. Nombre d'hommes d'affaire ont saisi l'intérêt financier de ce qui n'est pour eux qu'un nouveau filon à exploiter. Quelques employés aborigènes sont engagés pour donner un semblant d'authenticité à des reconstitutions pour touristes. Bien entendu, les bénéficiaires sont accaparés par les non-aborigènes, et la présentation de la culture indigène est le cadet des soucis de ces affairistes.



Plusieurs communautés réagissent et ont créé des sociétés dont les revenus sont injectés dans leurs programmes sociaux et culturels. Ainsi Lilla Aboriginal Tours fait découvrir le Kings Canyon, Desert Tracks créé par les Pitjantjaras sillonne le désert de South Australia et les guides d'Anangu Tours initient les touristes aux mystères d'Uluru (Ayers Rock). Les gens de Kakadu, les



Peinture rupestre à Kakadu

Jawoyns de Nitmiluk, les Anangus ont bâtis de splendides centres culturels présentant divers aspects de leurs traditions. Plus de 30 jeunes Wadeys vivant au sud-ouest de Darwin sont gradués en tourisme et font découvrir leur territoire en bateau rapide. Au risque, hélas, de faire fuir la faune sauvage! Les Arrerntes d'Alice Springs ont mis sur pieds un très intéressant centre culturel proposant une exposition permanente, des cours de didjeridoo, une galerie d'art et des visites guidées permettant de s'initier aux danses traditionnelles et aux ressources alimentaires de la brousse*. Shane, l'un de leurs danseurs, trouve dans son nouveau job une chance unique d'éduquer un public au respect de son peuple. Pour la première fois peut-être, certains Blancs cessent de donner des ordres aux Aborigènes, pour enfin les écouter et apprendre d'eux les trésors cachés du temps des rêves.

Reste aux communautés autochtones à éviter les pièges de l'industrie touristique qui broie tous ceux qui ne se conforment pas aux lois du marché. Le tourisme peut très bien procurer des emplois et valoriser une culture, il peut tout autant anéantir ces mêmes cultures si l'on n'y prend garde. Les Aborigènes semblent très conscients de ce danger. La visite d'un territoire indigène ne peut se faire sans autorisation. Par contre les terres tribales devenues parcs nationaux posent parfois problème, les tribus n'ayant pas la possibilité de s'opposer aux débordements des touristes. Les Anangus souhaiteraient interdire l'escalade du rocher sacré d'Uluru-Ayers Rock, mais les Australiens refusent. Et la plupart des touristes gravissent le rocher, par ignorance du souhait des Anangus ou par égoïsme. Un Coréen rencontré sur place déclarait vexé : "Après tout, ce site appartient à tout le monde!" Pas sûr.

Doll-Art

S'inspirant d'un patrimoine culturel varié, de nombreux Aborigènes donnent libre cours à leur créativité. Le groupe musical Yothu Yindi jouit d'une réputation qui dépasse les frontières nationales. Les œuvres des peintres indigènes sont proposées aux riches amateurs fréquentant les plus prestigieuses galeries internationales. Une ballade dans les rues d'Alice Springs, de Cairns ou d'ailleurs permet de découvrir un grand nombre d'"Aboriginal art gallery". La plupart appartiennent à des Blancs accusés de vendre à des prix exorbitants ce qu'ils ont acheté à vil prix à l'artiste, lequel se débat souvent dans une misère chronique.

Pour contrer cet état de fait, les Aborigènes s'organisent pour ouvrir des galeries qui leur appartiennent. La coopérative Desart vend les œuvres d'artistes issus de multiples tribus du désert dans sa galerie d'Alice Springs. Malgré ces initiatives, le marché et ses modes font la loi. La plupart des milliers de didjeridoos vendus aux touristes et athlètes lors des J.O. ont été fabriqués en Indonésie où ils sont achetés pour une douzaine de francs. Ils sont revendus à un prix oscillant entre 500 et 1800 FF! Les Aborigènes contestent amèrement l'utilisation de leur image pour un business dont ils sont exclus. Ils ont une fois de plus le sentiment d'être exploité par les Blancs. Ces artistes exceptionnels doivent impérativement améliorer leur technique commerciale s'ils ne veulent pas voir leurs coopératives ruinées par un flot de copies de pacotilles.

No future?

Si les progrès accomplis dans les 37 dernières années sont spectaculaires, l'avenir reste malgré tout incertain. Les institutions gouvernementales et la population blanche montrent des signes d'ouverture prometteurs, rendant possible la restitution de terres et la reconnaissance des droits des Aborigènes.

Mais ces concessions arrachées de haute lutte sont régulièrement remises en cause par les éléments les plus conservateurs de la société australienne, avec l'appui du puissant lobby minier et des fermiers blancs. Ces nostalgiques s'inquiètent de voir les indigènes contrôler ou revendiquer de vastes territoires, créant des centres commerciaux, des entreprises touristiques, des médias.

Ici aussi, les effets de la mondialisation se font sentir, entraînant inévitablement l'uniformisation des modes de pensée. Malgré leurs qualités de résistance et d'adaptation, il n'est pas sûr que les Aborigènes réussiront à conserver longtemps encore leur spécificité.

Aujourd'hui plus que jamais, leur survie en tant que peuple dépend de leur capacité à se prendre en mains pour répondre aux défis d'un monde en perpétuelle évolution.

Paul Lorsignol
ICRA Belgique
texte et photos

Note :

*Pour les contacter
• <http://aboriginalart.com.au>
• email: aborart@oze-mail.com.au

A lire :

- *Australiens aborigènes : L'âme de la terre d'Arnhem.* de Penny Tweedie. Edts du Carrousel.
- *Australie noire, les Aborigènes, un peuple d'intellectuels.* Edition Autrement, 1989.
- *Premières nations, un avenir pour les peuples autochtones.* Julian Burger. Anako éditions, 1999.

Info-Action :